
LA
691.7
V57
1802



DE L'INFLUENCE
DES FEMMES

SUR

LE GOÛT DANS LA LITTÉRATURE

ET LES BEAUX-ARTS,

PENDANT LE XVIIe ET LE XVIIIe SIÈCLE.

OUVRAGES du même Auteur, qui se trouvent chez le même Libraire.

L'Art de perfectionner l'Homme, suivi d'un Essai sur les caractères, les mœurs et les complexions des hommes illustres de Plutarque, 2 vol. *in*-8°. . . . . . 10 fr.

De l'Education publique et privée des Français, *in*-8°. . . . . 5 fr.

DE L'INFLUENCE

DES FEMMES

SUR

LE GOÛT DANS LA LITTÉRATURE

ET LES BEAUX-ARTS,

PENDANT LE XVIIe ET LE XVIIIe SIÈCLE.

Discours qui a remporté le prix sur cette question proposée par la Société des Sciences, Lettres et Arts de Mâcon, en 1809.

PAR J. J. VIREY.

Ubicumque videris orationem corruptam placere, tibi mores à recto descivisse, non erit dubium.

SENEC., Epist. CXIV.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, Libraire, rue Hautefeuille, n° 8.

1810.

AVANT-PROPOS.

En traitant cette question curieuse, il importoit peu de connoître quelles femmes s'étoient illustrées dans la littérature et les beaux-arts. Mais les meilleurs esprits ne dédaigneront pas d'observer quels changemens les rapports moraux des sexes entr'eux et l'état civil des femmes, introduisent dans les habitudes et les manières des peuples en chaque siècle, et comment ces mœurs, ces habitudes modifient à leur tour les productions littéraires. Car la littérature n'est en effet, comme on l'a dit, que l'*expression de la société*. Notre question se rattache ainsi, plus qu'on ne pense, aux premiers intérêts de la civilisation européenne. Il faut moins chercher peut-être dans le climat que dans les relations réciproques des sexes, chez les sauvages et chez les nations polygames, la cause de cette éternelle barbarie qui pèse sur les autres parties du monde.

Telles sont, si je ne présume pas trop de mon sujet, les considérations dont se compose cet écrit. L'Académie de Mâcon en le couronnant, ne s'en est pas dissimulé les imperfections (1), et je lui dois une double reconnoissance pour me les avoir indiquées. Je me suis efforcé de les corriger, quoiqu'il m'en soit sans doute encore échappé plusieurs.

Si le sentiment que j'ai suivi ne réunissoit pas tous les suffrages, il me suffiroit de mériter ceux des femmes estimables, qui sont l'honneur aussi bien que l'ornement de leur sexe ; ils seroient les plus glorieux pour moi, et la plus noble récompense de cet ouvrage.

---

(1) Je pourrois m'excuser sur ce que mon travail n'a pu être terminé qu'au milieu du tumulte de la guerre ; mais ce n'est point une excuse suffisante aux yeux du lecteur.

DE L'INFLUENCE
DES FEMMES
SUR LE GOÛT
DANS LA LITTÉRATURE ET LES BEAUX-ARTS,
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVII[e] SIÈCLE JUSQU'À NOS JOURS.

On propose d'examiner l'influence des femmes sur le goût dans la littérature et les beaux-arts, pendant les deux siècles qui viennent de s'écouler. Une semblable question n'a pu être agitée que par des esprits accoutumés à penser avec profondeur : elle m'annonce devant quels juges éclairés ce travail doit paroître. Si cette réflexion m'intimide, l'intérêt du sujet anime mon zèle; et si mon espérance est déçue, j'aurai parcouru du moins une carrière qui ne sera pas sans gloire pour les hommes qui l'ont ouverte, et pour quiconque aspire à la remplir.

Il s'agit moins d'embellir notre discours des charmes de l'éloquence, que d'observer com-

ment les différentes révolutions des mœurs agissent sur chaque genre de talens, que de tracer un tableau fidèle des variations apportées dans les lettres et les arts par le caractère et les habitudes propres aux femmes, le rang qu'elles occupent et les prérogatives dont elles jouissent dans la société civile. La contrée de l'Europe où les femmes exercent, sans contredit, la plus puissante influence, est la France. Nous n'avons pas cru nécessaire d'étendre ces recherches à des nations étrangères, qu'il est toujours plus facile de juger avec témérité qu'avec une justice éclairée.

En me livrant à ces considérations à l'entrée d'un nouveau siècle, je me supposerai parlant en présence des grands hommes de tous les âges, me pénétrant de leurs maximes, au milieu d'un des plus glorieux empires de l'univers ; et je n'oublierai pas que nous vivons à l'une des époques les plus mémorables dans les annales du genre humain.

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les lois de la nature, la plus douce et la plus impérieuse, est le penchant qui rassemble les deux sexes dans cette communauté de biens et de maux, qu'on appelle la *société*, et qui les oblige à se rendre meilleurs ou plus aimables pour se plaire l'un à l'autre. La femme ne pouvant pas subsister seule, est, par sa foiblesse, ses grâces et les fonctions auxquelles son sexe la destine, le premier lien de la vie civile. Esclave condamnée à des travaux pénibles chez le sauvage, opprimée et renfermée sous le jaloux despotisme des Orientaux, elle n'exerce une influence active que sous les climats où, presque égale à l'homme, et plus maîtresse d'elle-même, elle apprend à faire estimer son suffrage; et parce qu'elle est libre de se donner, elle veut qu'on la mérite. Bientôt elle substitue à la rudesse féroce de nos premières habitudes l'empire plus doux de l'amour et les lois de la politesse. En réduisant son vainqueur à lui plaire, elle éveille l'industrie et les arts. Le chant, la danse, la peinture, les ornemens poétiques du langage naissent de cette même source, ainsi que le goût de la parure, et tout ce qui s'y rapporte. L'impuissance de la femme intéresse la générosité du sexe le plus robuste; et le prix qu'elle sait

mettre à ses faveurs, fait tout son pouvoir. De là est venu son prodigieux ascendant à cette époque, appelée le moyen âge, dans cette enfance de la société, berceau de la chevalerie errante et de l'ancienne courtoisie des Paladins. Tels furent encore, chez les Grecs et les premiers Romains, ce respect et cette déférence pour les femmes, qu'on retrouvoit aussi parmi les Gaulois et les Germains. Aux yeux de ces peuples simples et vaillans, la délicatesse de ce sexe paroissoit un objet sacré; ses conseils, souvent écoutés dans les délibérations publiques, étoient encore les arbitres de la conduite des hommes.

Ce rapport d'égalité civile entre les sexes, produit à la longue des résultats importans dans les mœurs. Tant que la femme, suivant sa destination et ses goûts naturels, se tient au centre de la famille, comme dans son propre univers, et que l'homme se livre au-dehors à de plus grands ou de plus forts travaux, la séparation habituelle des sexes renforce le caractère de chacun d'eux. La femme devient plus femme et l'homme plus homme, en vivant davantage avec leurs semblables. Tous deux connoissent plus le véritable amour que la galanterie, parce qu'ils se voient rarement. Il y a moins de politesse que de franchise. Il y a moins de satisfactions pour l'amour propre, et plus de cette haute

estime de soi-même, qui nous exempte des vices bas, qui se paie par l'orgueil des sacrifices d'intérêt. Les vertus sont dures, les passions féroces; l'homme suit mieux son propre caractère, et conserve cette énergie originelle, qui n'est que la conscience de sa force et de sa dignité. Son langage et ses arts, encore grossiers, montrent plus de vigueur que de grâces; une rustique simplicité tient lieu du bon goût qui n'est pas né. La femme, naturellement douce et sensible, est ornée des simples attraits de l'innocence, que sa pudeur rend plus touchans. Sa parure et sa coquetterie s'embellissent de tout ce qui leur manque. Plus elle vit retirée, plus elle resserre le cercle de ses affections, et les rend profondes et constantes. Parce qu'elle sait aimer, elle n'est pas débauchée. Elle garde long-temps son ascendant, parce qu'elle ne se prodigue pas. On ne l'aborde point avec familiarité, mais avec respect, comme ces objets qui, vus dans un demi-jour mystérieux, n'en paroissent que plus vénérables. Alors les mœurs sont austères : les amours ressemblent à un culte, et publiquement avouées, elles demeurent sous les yeux de l'honnêté. En faisant acheter chèrement sa défaite, la femme rend la victoire plus glorieuse: l'on est charmé de la résistance, et l'on méprise des triomphes trop faciles.

Lorsque les liaisons sociales deviennent plus

intimes ou plus fréquentes entre les deux sexes, ils se communiquent leurs qualités. Le plus foible ne pouvant pas s'élever au niveau du plus fort, l'homme s'effémine et la femme aspire à se rendre homme. La vie molle, sédentaire, indolente qui résulte de cet état de société, adoucit les mœurs, mais énerve la vigueur du corps et en aiguise la sensibilité. La finesse du tact et des sens ajoute aux sentimens de nouveaux degrés de subtilité : l'habitude des sensations délicates accroît encore leur délicatesse. De là naît cette sagacité merveilleuse du goût, cette vivacité d'esprit et d'imagination, si propres à l'étude des lettres et des arts. Mais à force de se polir, l'empreinte du naturel s'efface; tant de contrainte comprime la franchise et la liberté; l'énergie des passions cède aux froides combinaisons de la politesse, la véhémence du caractère à une fausse affectation de modestie; la force du génie fait place aux jeux brillans du bel esprit, et la fierté de l'ame aux raffinemens de la galanterie. L'amour, qui tient tant à l'héroïsme et qui est si capable d'allumer le vrai génie, s'éteint dans l'abus des jouissances; car la proximité des sexes irritant continuellement les desirs, corrompt le cœur et substitue les plaisirs aux devoirs. Les sens épuisés par les voluptés, se blasent, deviennent difficiles. La lassitude même de ce qui est bien, porte le

moral, comme le physique, à la recherche du rare, du précieux, de l'inusité; et c'est ainsi que se déprave le goût qui suit toujours l'état des mœurs (1).

---

(1) La femme, par son organisation délicate, par la mobilité de ses affections, participe du caractère de l'enfance. Née pour être subjuguée, elle ne sait pas bien commander elle-même. Ses traits si gracieux, ses tendres contours, le charme qui l'accompagne, n'annoncent-ils pas qu'elle ne peut régner que par la douceur, qu'elle ne possède que l'empire de l'amour? La foiblesse et la flexibilité de ses membres, et son extrême penchant à l'imitation, lui assignent naturellement le second rang. Avec une imagination molle et pliable à tout, plus propre à comprendre qu'à créer, et à réussir dans les occupations d'adresse que dans les arts d'invention, elle reçoit plus de sentimens que d'idées; elle suit plus ses impressions que les lumières de sa raison. La finesse de son tact lui donne une pénétration vive et prompte, qui démêle, par un instinct plus sûr que le raisonnement, les secrets mouvemens du cœur humain, parce que les impulsions de la nature sont plus actives en elle qu'en nous. Ainsi elle apperçoit mieux les détails que les masses, et se dirige plutôt par des affections particulières que par des maximes générales. Son jugement a plus de subtilité que de profondeur; il est précipité, parce qu'il n'embrasse que des objets bornés, et il est sujet à la prévention des sens qui le séduisent.

La frêle structure de la femme s'émouvant de tout avec force, les plus petites choses lui paroissent grandes; elle est aisément la dupe de ce qui la frappe. De là naissent, et son ardente curiosité pour les spectacles, et son goût si vif pour

Nous connoîtrons, par les dispositions naturelles de la femme, quels goûts elle doit introduire dans toutes les choses où elle exerce son influence. Le sexe foible recherche l'agréable et s'adresse au sentiment, le sexe fort s'attache à l'utile et parle à l'intelligence; celui-ci veut instruire ou dominer, l'autre veut charmer ou séduire; l'un aspire à la gloire, l'autre au plaisir. Autant l'homme considère l'espèce et les choses générales, autant la femme s'attache à l'individu et se fixe à des objets particuliers. L'un se plaît dans une courageuse indépendance, l'autre pré-

---

la parure, pour tout ce qui est éclatant ou spécieux; et l'impuissance de sa raison, et la facilité avec laquelle on l'émeut, on la passionne comme tous les êtres foibles. C'est pourquoi elle est si tendre à la pitié, si portée à secourir les infortunés, à compatir à leurs douleurs. De là vient encore cette exagération de sensibilité, qui la pousse toujours dans des démarches immodérées; tantôt craintive à l'excès, tantôt d'une exaltation impétueuse. Aussi susceptible d'enthousiasme que de désespoir, elle porte la vertu jusqu'à l'héroïsme, et le vice jusqu'à l'abomination.

Mais la vivacité de ces émotions s'oppose à leur durée. Que la foiblesse des femmes soit la source de leur légèreté, de leurs disparates; qu'elles prennent moins à cœur les choses que nous, et aient plutôt des caprices ou un engouement passager que des volontés constantes, cette mobilité innée les empêchera toujours de conduire de grands ouvrages à leur perfection. La persévérance ne sera plus en elles qu'une variété perpétuelle de goûts sur le même objet. Douées

fère une douce servitude ; celle-ci affecte de la finesse et des détours où celui-là met de la franchise et de la simplicité. Chacun d'eux n'envisageant les objets qu'à sa manière, ne les voit point en tout sens ; et par une relation admirable, les deux sexes ont besoin d'être unis pour acquérir une parfaite idée des choses. Tout ce qui s'y trouve de fort, de vaste, de sublime est mieux aperçu par l'un ; tout ce qu'il y a de délicat, de gracieux ou de fin est mieux senti par l'autre. La femme, cette fleur de la nature, rassemble tout ce qu'il y a de plus tendre, de

---

la plupart d'un tempérament sanguin-nerveux, elles y puiseront des sensations fugitives, un babil frivole, l'esprit de critique, de minuties même, les démangeaisons de l'amour propre, et cette inépuisable coquetterie qui les dominent.

La timidité, qui seroit un défaut dans l'homme, concourt à la perfection de la femme, en lui inspirant la pudeur, ce premier attrait de la beauté, l'art de fuir pour mieux attirer, de dissimuler ce qu'elle veut qu'on devine, et de séduire ce qu'elle ne peut pas forcer. Elle y trouve encore cette sagacité, qui lui fait régler son langage, ses actions sur tout ce qui peut plaire ; qui lui donne un sentiment si délicat des convenances, un esprit de conversation qui mêle à sa société un charme délicieux, enfin une élégante politesse de mœurs capable d'adoucir les caractères les plus farouches. — Ce sujet a été très-bien développé par le médecin Roussel, dans son *Systéme physique et moral de la Femme, première partie ;* et dans le livre de l'*Emile* de J. J. Rousseau, qui a pour titre : *Sophie, ou la Femme.*

plus séducteur, de plus ravissant sur la terre; mais l'homme seul est capable des brûlans transports du génie ; il règne par la pensée ; son empire est l'univers, son besoin est l'immortalité.

Les manières et les mœurs s'établissent par les femmes, tandis que les principes et les lois se règlent par les hommes. Dans les républiques, celles même qui ont toléré la licence des mœurs comme Corinthe et Venise, la condition des femmes étoit déterminée par le Gouvernement; les débats suscités à Rome par la loi *Oppia* (1) témoignent assez l'importance qu'on attachoit à leur seule parure. Nulle part elles ne furent plus honorées et plus dignes de l'être qu'à Sparte et à Rome. C'est que les femmes développent mieux les qualités de leur sexe où les hommes montrent un plus mâle caractère. Sous les gouvernemens monarchiques, où l'inégalité des fortunes et des rangs introduit le luxe et ce superflu qui devient le nécessaire dans les conditions élevées, où les affaires de l'Etat concentrées dans le pouvoir suprême, laissent plus d'oisiveté aux classes intermédiaires, il s'établit, par les femmes, une concurrence générale dans la société et des manières polies. Ce desir de plaire qu'elles font naître, éveille le besoin de la parure, les modes et la vanité qui les soutient. Aux agrémens du

---

(1) Tit.-Liv., *decad. IV, lib. IV*.

corps, on ajoute ceux de l'esprit; on répand un vernis d'élégance sur tous les discours, on déguise sous des ornemens délicats les vérités trop austères. Le ton de la plaisanterie qui refroidit tant de sentimens généreux, qui éteint tout enthousiasme, devient habituel. La femme compense son défaut de force par l'arme puissante du ridicule dont elle sait si bien faire usage, et pour mieux asservir les ames les plus élevées, elle les ébranle par le jeu de mille petites passions.

Quoique les divers ordres de l'Etat vécussent plus séparés dans les anciens temps qu'aujourd'hui, sur-tout sous les institutions féodales, quoique les familles fussent plus concentrées sur elles-mêmes, qu'il y eût plutôt des réunions particulières qu'une société générale, et des bonnes mœurs que du bon goût, les femmes exerçoient cependant dès-lors, en France, une puissante influence. C'étoit une sorte de dédommagement dû à leur exclusion de tout grand pouvoir civil, par la loi *salique*. En effet, elles semblent moins jouir de cet ascendant dans les Etats où elles peuvent porter le sceptre; soit qu'en participant aux plus grands droits des hommes, elles perdent ainsi des qualités propres à leur sexe, soit que nous sentions une propension naturelle à refuser à leur autorité ce que nous donnons plus généreusement à leur foiblesse. Aussi les lois ont

elles, à cet égard, moins d'empire sur nous que les manières, les usages et les modes, par lesquels règnent les femmes. Le naturel sociable de notre nation, sa gaîté, sa vivacité, son penchant à la galanterie et aux plaisirs, disposent sans cesse les sexes à vivre en société, et accordent le plus de déférence au plus aimable.

Si l'amour, trop ardent sous les climats chauds, se plonge dans les voluptés, s'il est languissant et apathique sous des climats glacés, les régions tempérées, telles que la France et toute l'Europe méridionale, seront plus naturellement le centre de la galanterie. Presqu'en tout temps on y a vu régner l'esprit et la politesse; les femmes y jouissent d'une plus grande liberté que partout ailleurs. Il suit de là qu'on y sacrifiera souvent à leur goût, que l'on y donnera du prix aux talens agréables, qu'on s'attachera, moins à ce qui est bien, qu'à ce qui plaira le plus. Le goût s'épurera, mais il pourra devenir ensuite recherché, difficile à satisfaire. Les arts, la littérature pourront avoir moins de naturel, de force et de simplicité, mais plus d'ornemens et de grâces chez nous, que chez les anciens. Nos manières pourront perdre beaucoup de leur gravité; l'esprit de famille, celui des aïeux et de la patrie s'affoibliront, et en même temps que nous serons moins solides, nous paroîtrons aussi plus aimables.

Autant l'uniformité des habitudes règne partout où les sexes vivent trop rassemblés, autant les caractères se montrent originaux, indépendans et fortement prononcés dans ces pays où les sexes se voient entr'eux avec réserve. L'Anglais orgueilleux et dur rend l'Anglaise douce, modeste, retirée; la Française est plus vive et plus libre en société, parce que le Français a plus de complaisance et de galanterie. Une Espagnole aussi fière que tendre, une Italienne sensible et artificieuse ont plus d'empire sur les hommes, que la flegmatique Allemande ou l'indolente Hollandaise; mais celles-ci plus instruites, plus soigneuses de leur ménage, rendent l'homme moins dépendant d'elles, chez ces peuples encore simples; il est plus lui-même; il a plus de ces traits distinctifs, de ces formes saillantes qui frappent le poète ou le peintre, qui donnent de l'expression et de la vie à ses ouvrages. L'artiste hasardera ses conceptions avec plus d'audace; mais dépourvues de ce goût délicat dont la femme est juge, elles seront souvent bizarres, quoiqu'énergiques, et extravagantes, quoique élevées. Ainsi les productions de la littérature et des arts se modifient selon l'état des femmes en chaque nation. Les Anglais y puisent leur habileté particulière dans le genre romanesque, ainsi que leur goût fantasque et singulier; les Français lui doivent leur supériorité dans la poésie dra-

matique, et cette frivole galanterie qu'on leur reproche; les Italiens en ont acquis cette vivacité de sentiment pour la musique et les beaux-arts, mais avec cette affectation, ces *concetti* ou ce clinquant d'esprit dont on les accuse.

SECONDE PARTIE.

Dès le milieu du seizième siècle, on dut observer quel caractère domineroit dans la littérature française encore à son berceau. François I[er], prince belliqueux, galant et lettré, rapporta, pour fruit de ses fréquentes guerres en Italie, les lettres et les beaux-arts qui fleurissoient alors dans cette contrée. Il attira les femmes à sa cour, et avec elles appela la politesse, l'élégance des manières et l'éclat de la magnificence. Aux anciens tournois et aux carrousels, écoles de force et d'adresse dont les hommes étoient seuls acteurs, succédèrent d'autres fêtes, des divertissemens plus doux et auxquels les femmes avoient plus de part. Les mœurs s'altérèrent, le goût se forma; l'on étudia l'art de plaire; on voulut avoir de l'esprit. Le langage s'épura, et reçut de Marot, de Rabelais, des formes vives, enjouées et naïves. On peut dire que les querelles religieuses, suscitées alors, devinrent pour l'esprit humain, le levain d'une fermentation générale. De toutes parts, les consciences ébranlées, cher-

chèrent à s'éclairer. Il falloit lutter avec avantage dans le choc des disputes ; on fouilla dans les monumens littéraires de l'antiquité, non plus seulement pour les commenter, pour faire parade de son érudition, mais pour en nourrir ses pensées, comme Amyot et Montagne. L'anarchie et les dissentions civiles, ces fléaux du genre humain, fortifient les caractères et agrandissent les intelligences, parce qu'ils placent souvent les individus dans des circonstances périlleuses où la prudence et le courage sont également nécessaires; et l'on voit éclater les plus sublimes vertus auprès des attentats les plus atroces. Les qualités personnelles et le mérite ayant naturellement plus d'ascendant, parmi ces bouleversemens, que les titres de convention, le roturier peut s'élever aux grands emplois et le noble en descendre : il s'établit une émulation orageuse, mais féconde en talens. Aussi les longs troubles de la Ligue ont amené l'époque du développement général des esprits, et d'une nouvelle assiette morale de la nation française. Le calvinisme avoit imprimé aux caractères des principes d'indépendance et une énergie dont on se ressentoit, par contre-coup dans le catholicisme, et qui dura jusqu'à la révocation de l'*édit de Nantes*. Les maximes austères des réformés, que suivirent aussi les jansénistes, ces stoïciens rigides du christianisme, avoient passé jusque dans

l'esprit des femmes. Si l'on considère qu'au dix-septième siècle, une aussi puissante monarchie que la France, gouvernée par de grands rois ou d'habiles ministres, se trouvoit alors dans la fleur de ses institutions, qu'elle avoit un principe interne de force qui réagissoit même sur ses voisins ; que la langue sortant de la barbarie, s'essayoit avec une heureuse audace, se polissoit par le commerce d'une cour brillante ; que le luxe employoit et excitoit tous les beaux-arts ; on comprendra comment cette époque a été si glorieuse et si éclatante, que les âges suivans n'ont pu que lui paroître inférieurs.

Lorsque ce siècle s'ouvrit, la France se reposoit sous Henri IV de ses funestes agitations, et un nouvel âge commençoit. Dans les longues querelles théologiques, parmi l'acharnement des partis et ce nombre infini d'écrits qu'ils firent éclore, la langue s'étoit beaucoup plus accrue que polie. Pour lui donner l'élégance, le tour et l'harmonie dont elle étoit susceptible, il falloit que les femmes acquissent plus d'empire dans la société, et cette époque étoit arrivée. Henri-le-Grand avoit hérité, à la cour dissolue de Catherine de Médicis, d'un extrême penchant à l'amour. Entraînés par l'exemple contagieux du prince, les grands apportèrent sa courtoisie, ses manières nobles, vives et chevaleresques, et sa franche loyauté dans leurs liai-

sons avec les femmes. On vit se répandre alors, dans une cour encore simple et guerrière, de plus saines idées du goût ; la grandeur se montra avec moins d'enflure, et le naturel avec moins de grossièreté. Le langage acquit de la grâce et de l'expression, se purgea de sa pédanterie et de ses citations. On pensa soi-même ; les lois de notre harmonie poétique, réglées par Malherbe, et le pinceau vigoureux de Regnier nous apprennent de combien d'imperfections la langue s'étoit affranchie depuis Ronsard, par les progrès de la société. Catherine, et ensuite Marie de Médicis avoient appelé en France, avec plusieurs vices de l'Italie, le goût de la magnificence, et cet apanage de leur famille, ce sentiment délicat dans les lettres et les arts dont elles hâtèrent sur-tout le développement. Mais elles mirent en même temps à la mode cette manie du bel esprit et du genre grotesque, et ce ton maniéré qui infectoit déjà la littérature italienne (1). On n'étaloit plus l'érudition, mais on abusoit des pensées. Nous verrons les pointes, les antithèses, les allusions éblouir long-temps notre nation, toujours jeune, toujours idolâtre des nouveautés, et toujours imitatrice de ses maîtres.

A peine le couteau d'un assassin eut ravi à la

(1) Le cavalier Marini étoit un des poètes favoris de Marie de Médicis.

France le meilleur des rois, que la dissipation et le désordre d'une régence, sous une princesse d'un génie foible, replongea les idées dans une nouvelle confusion. L'inquiétude, la turbulence, les factions des grands entretenoient cependant de l'audace dans les caractères, avec le goût des cabales et des intrigues. La cour de Louis XIII, triste et soupçonneuse, n'acquit de la puissance et de la grandeur que sous l'administration vigoureuse du cardinal de Richelieu. Avant ce fameux ministre, l'Etat étoit une sorte d'oligarchie. La plupart des seigneurs, du fond des provinces, se partageoient le pouvoir souverain et ne rendoient au roi qu'une obéissance précaire. Cet esprit d'indépendance, accru dans les guerres de la Ligue, maintenoit en eux une antique fierté, un dédain pour l'instruction et les arts de la civilisation. Ils avoient encore honte de savoir écrire. Ils apportoient devant les dames une politesse chevaleresque, mais hautaine, et qui exigeoit, selon les rangs, des procédés réciproques. Le commerce du monde étoit épineux; les mœurs, sans être pures, étoient du moins, contenues par la gêne du respect. Richelieu, trop despote et trop vindicatif, sans doute, imprima une secousse générale aux esprits. Il mit la royauté *hors de page*; il courba sous son joug les têtes les plus altières. Les grands, dépouillés de leur autorité, furent réduits à dé-

pendre des volontés d'un maître, à plaire à tout ce qui l'environnoit. De là naquit un autre esprit de société ; il fallut avoir plus de ménagemens, de respect, de soumission dans les manières et les discours. Les richesses, le luxe des grandes capitales, attirés à la cour, développèrent aussitôt la politesse, la galanterie, les voluptés, malgré l'austérité naturelle de Louis XIII. La rudesse des mœurs disparut ; la société devint plus générale ; le pouvoir plus concentré laissa moins de participation aux discussions politiques, moins d'activité aux partis ; on se tourna vers la vie civile où les femmes exercent une influence plus immédiate. On vit poindre alors les premiers rayons de cette splendeur littéraire qui devoit illustrer le dix-septième siècle parmi tous les siècles.

Une nation vive, généreuse, sensible à la gloire, remplie de grands souvenirs, alliant la gaîté à l'audace, et le brillant de l'esprit au nerf du génie, n'est pas capable de choses médiocres, lorsqu'elle est gouvernée d'une main ferme, avec des vues libérales et des conseils élevés. Les premiers écrits publiés vers 1630 n'étoient pas encore bons, mais ils contenoient de quoi en produire de bons. Balzac, malgré son enflure et ses périodes compassées, étoit nourri des mâles idées de l'antiquité. Le premier jet de l'esprit s'élève d'abord trop haut, avant d'at-

teindre le juste milieu. Il régnoit alors un goût effréné pour les romans héroïques et les aventures merveilleuses; l'esprit de la nation étoit monté sur le ton des *Amadis;* les sentimens étoient ampoulés et gigantesques; mais on y trouvoit toujours un fond de noblesse, de générosité. Les héroïnes s'y montroient orgueilleuses et fières; mais fidèles, mais chastes, elles n'aimoient que des héros.

Ce goût étoit venu des Espagnols, à la suite de leurs longs démêlés avec la France, et par le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche. La noble galanterie des Maures de Grenade sembloit s'allier dans cette princesse à la fierté du sang de Charles-Quint. La littérature des Espagnols brilloit encore, avec l'éclat de leurs armes, de quelques-uns de ses rayons. Elle empruntoit de l'ardeur du climat, son exaltation chevaleresque, des mœurs des Sarrazins, ses incidens extraordinaires, et un mélange d'intrigues d'amour, du peu de liberté dont les femmes y jouissoient. Les vers, la prose, les pièces de théâtre apportés d'Espagne, paroissoient pleins de délicatesse, de pensées ingénieuses qu'on se plaisoit à imiter. Ces éternels romans de Scudéri, de la Calprenède, de Sallebrai, Gomberville, Debrosse, etc., où les femmes étoient presque divinisées, étoient regardés comme l'école de l'honneur et de la politesse;

l'on se persuadoit que l'amour devoit porter aux grandes et belles actions, qu'il inspiroit l'esprit et toutes les vertus; mais que les femmes, objets de l'adoration des hommes, n'en devoient souffrir que les respects. De là étoit né cet amour spiritualisé et platonique des *Précieuses ;* de là s'étoient formés ces réduits, ces ruelles où elles dictoient, comme au temps des *Cours d'amour*, des lois à la galanterie et au bel-esprit. De là les cercles de la cour d'Anne d'Autriche, les hôtels de Rambouillet, de Longueville, de Mâtignon, de Richelieu, etc., qui s'établissoient les souverains arbitres du bon goût. L'empire des lettres, comme on l'a dit, *tomboit en quenouille*. Les petites conversations apprêtées, les plaisanteries subtiles de Voiture, les doucereux madrigaux, les stances de Bensérade, les sonnets, les rondeaux de Sarrazin, les portraits de fantaisie, les lettres enjouées partageoient tous les esprits du Marais et de la Place Royale. Un style affecté, un jargon entortillé, un galimatias énigmatique, les équivoques, les pointes régnoient dans ces cotteries où l'on admiroit les fadeurs de Cotin, qui se nommoit le père de l'énigme française, et les vers pédantesques de Ménage. La langue se dénaturoit même dans son orthographe (1) et le néologisme s'y introduisoit.

(1) Voyez le *Dictionnaire des Précieuses*, par Somaize, tome 2, page 61.

Malheur à l'écrivain qui n'auroit pas soumis ses ouvrages à ces savantes protectrices, ou brigué les suffrages de ces bureaux d'esprit (1) ! Il étoit du bon ton de raffiner, comme les *Céladons* d'Urfé, et les bergers du Lignon, sur le délicat, le tendre, le passionné ; il étoit de règle de prodiguer aux femmes la louange la plus ampoulée. Elles tranchoient sur le mérite de la prose et des vers. Elles avoient subjugué jusqu'à l'éloquence de la chaire. Les figures outrées et les portraits du Père André, les antithèses, les pointes de Mascaron, ou de froides allusions, et un faux pathétique en faisoient alors le caractère. Desmarets et Chapelain soutenoient des thèses métaphysiques pour ou contre l'amour, en pleine académie française. Qui pouvoit s'opposer à ce goût burlesque? La familiarité qui s'établissoit dans les cercles des femmes beaux-esprits, la licence sans bornes de la régence d'Anne d'Autriche, en infectèrent bientôt toute la France. Les farces grotesques de Scarron et de Dassouci, les turlupins de la cour, les mazarinades des frondeurs plûrent d'autant plus long-temps que le génie de notre nation est porté à la gaîté et au comique. Selon Saint-Evremond, les troubles de la Fronde offroient, avec une

(1) Juvénal, dans sa sixième satyre, dépeint les précieuses de son temps, qui ressembloient beaucoup à celles-ci.

excessive liberté de mœurs, les plaisirs les plus délicats et la magnificence; les hommes y faisoient tout pour les femmes, comme les femmes faisoient tout pour les hommes. La nation s'affranchissant d'une étiquette rigide et du respect superstitieux des rangs, la langue sortoit de son ancienne contrainte, gagnoit plus de hardiesse et de facilité. Vers ce temps, le cardinal Mazarin appela d'Italie les premiers opéra sérieux; peu goûtés d'abord, ils inspirèrent toutefois le sentiment des beautés musicales en France.

Tant que Richelieu avoit vécu, l'énergie de son caractère et la supériorité de son génie avoient donné une forte impulsion aux esprits. Dès 1635, il avoit fondé l'Académie française, comme le *Palladium* de notre littérature; il excitoit la muse tragique de Mairet, de Tristan, de Rotrou, du grand Corneille même. La réduction des Protestans, reste du levain de la Ligue, l'humiliation des grands indépendans et ambitieux fomentoient de profonds ressentimens, des conspirations suivies de vengeances. Cet âpre conflit du despotisme et de l'anarchie allumoit des passions tragiques (1). C'est aussi l'époque *du Cid*,

(1) N'est-ce pas au caractère violent et quelquefois féroce des Anglais, à l'agitation de leur gouvernement, ainsi qu'au peu d'influence des femmes et de l'esprit de galanterie parmi eux, que leur scène tragique doit tant d'horreurs, de situations fortes, et qu'elle est si souvent ensanglantée?

des Horaces, de Cinna, de Polyeucte, de la Mort de Pompée, de Rodogune, d'Héraclius, monumens immortels de la scène française. Corneille trouvoit dans les duchesses de Longueville (1), de Montbazon, de Chevreuse, etc., des modèles de ses héroïnes, et les plus heureux traits de ses héros dans les grands hommes ses contemporains. Mais telle étoit l'influence de l'esprit de galanterie et d'affectation qu'il en remplissoit ses meilleures pièces.

Si l'on veut se faire une idée du caractère sérieux qui rappela les lettres et les arts à leur antique et noble simplicité, on en trouvera l'origine dans des institutions graves de ce temps, dans l'austérité de la magistrature et du clergé, dans la dévotion et le jansénisme qui régnoient alors. Tandis que les plaisirs et les fêtes dissipoient la jeunesse de Louis XIV, avec une génération nouvelle, les précieuses surannées et la vieille cour d'Anne d'Autriche croyoient expier, par une pénitence outrée, les erreurs d'une vie trop mondaine. Madame de Longueville se retiroit à Port-Royal où étoient élevées la plupart des demoiselles de condition qui rapportoient de là le jansénisme dans leurs familles. Les particuliers vivoient encore séparés par les distinctions so-

---

(1) Sœur du Grand Condé, et l'une des motrices de la fronde, ainsi que celles qui suivent.

ciales et l'orgueil de la naissance. L'habitude de la représentation contenoit chacun dans les bornes du respect ; et en se familiarisant moins, on s'estimoit mutuellement davantage. Les vieilles idées de l'honneur, de la vertu retentissoient encore avec force dans les cœurs, par suite des longues querelles de religion. Les disputes, alors récentes des jansénistes et des molinistes, celles des calvinistes mettoient à la mode les livres de théologie et les Pères de l'Eglise, même parmi le sexe dévot. Les questions sur la *grâce* et le *libre arbitre* remplaçoient souvent les petits vers galans; le goût de la retraite et de la méditation balançoit celui des conversations légères de la société. Qui ne sait combien une vie solitaire donna de solidité et de fond aux écrits sortis de Port-Royal, école rigide des Arnauld, Sacy, Nicole, Le Maistre, etc.? Combien la fine plaisanterie, les traits animés et l'énergie des *Lettres Provinciales* de Pascal contribuèrent à propager la pureté du goût et la vraie éloquence? Ce retour au bon sens dévoila le ridicule du faux bel-esprit, des pointes insipides, du style recherché et précieux. On se moqua du *Royaume de Tendre* et de sa carte; *don Japhet* et *Jodelet* de Scarron furent dédaignés; on s'exprima avec plus de naturel, de force et de vérité. Molière et Boileau poursuivirent le mauvais goût jusques dans ses sources,

l'un dans ses *Précieuses Ridicules* et ses *Femmes Savantes*, l'autre dans ses Satires. On étudia les modèles de l'antiquité. L'amour du vrai s'étoit répandu à l'occasion de la philosophie de Descartes et de Gassendi ; la saine raison, une urbanité décente et sans affectation furent les heureux fruits de cette sévérité littéraire. Montauzier et Bossuet apportoient leur gravité dans la cour, Bourdaloue son raisonnement solide dans la chaire évangélique. Racine, si porté par son génie à l'expression de la tendresse, et qui ne pouvoit se défendre de trop d'esprit, trouva dans ces études sérieuses, la ravissante perfection de son style. Lesueur ramena de même à la simplicité, au *grandiose* du dessin, à la noble expression des figures, les croquis grisâtres de l'école de Vouet.

Bientôt l'alliance de la majesté avec la fleur de la plus exquise galanterie, les sentimens délicats de l'amour rehaussés par l'éclat du trône, portèrent la politesse française, à la cour de Louis-le-Grand, au plus haut degré qu'elle ait encore pu atteindre sous le ciel. Ce n'étoit plus par l'autorité du bel-esprit, mais par les seules grâces naturelles à leur sexe, que les femmes régnoient avec un souverain empire. Plus elles étoient honorées, plus elles vouloient mériter de l'être, jusque dans les conditions les moins honnêtes. Ninon de l'Enclos donnoit au Grand

Condé, à la Rochefoucauld, les mêmes préceptes de goût, d'éloquence et de délicatesse qu'avoit autrefois donnés dans Athènes, Aspasie à Socrate et à Périclès. Si les mœurs publiques étoient déjà corrompues, les mœurs domestiques conservoient de l'austérité, et la sainteté des mariages étoit encore respectée. A nulle autre époque on ne retint davantage la dignité des bienséances, et du moins la timidité de la pudeur lors même que la vertu étoit perdue. La tendre La Vallière et tant d'autres amantes abusées ensevelissoient dans les cloîtres leurs chagrins et leurs amours. Les romans, peinture toujours fidèle de la société, étoient revenus, sous la plume de madame de la Fayette, à l'expression tendre et naïve de l'amour : des hommes aimables avoient remplacé les héros, et une douce sensibilité, les merveilleuses aventures. Sous la monarchie affermie et tranquille, une semblable révolution s'opéroit au théâtre. L'amour et les passions qui l'accompagnent, l'intérêt ou la pitié furent substitués aux affections tragiques, telles que le fanatisme de la patrie ou de la religion, la vengeance, les factions ou les conspirations d'Etat. Nulle part l'amour n'a été dépeint sous des traits si vifs et si délicats qu'en France, parce que les femmes y ont tenu un rang plus honorable que par-tout ailleurs. Les obligations d'une galante politesse et les égards qu'elle exige, cette fleur

d'aménité dont la cour de nos rois a toujours présenté le modèle, un air de chevalerie et de valeur guerrière qui ne messied point devant les femmes, tout contribua, sous Louis XIV, à rendre parfaites les peintures que Racine sut faire de la veuve d'Hector et de Pyrrhus, d'Iphigénie et d'Achille, de Monime et de Xipharès, d'Atalide et de Bajazet, de Junie et de Britannicus, d'Hippolyte et de cette Phèdre si criminelle et si malheureuse. Le genre de Corneille est différent. Sabine, Cornélie et sur-tout Pauline sont de vertueuses épouses. Si sa Cléopâtre égyptienne n'est qu'une coquette, Chimène, Camille, l'implacable Emilie, Pulchérie, Laodice, Viriate sont des amantes héroïques. Et n'est-ce pas à la fierté de ces rôles qu'étoit due la prédilection de Sévigné, de Deshoulières et d'autres femmes d'esprit de ce temps, pour Corneille plutôt que pour Racine? Le goût de ce dernier prévaloit toutefois, lorsque Henriette d'Angleterre élevoit, sur le sujet de *Bérénice*, une lutte entre ces illustres rivaux (en 1671).

Dans une vaste monarchie, la majesté du trône inspire, en effet, l'amour du luxe et de la magnificence, attire à la cour les femmes et les plaisirs. Les grands y prennent des manières nobles, élégantes, aisées, et même un air de suffisance à cause de la supériorité de leurs rangs et des flatteries dont trop souvent on les

enivre. On préfère à la retraite des campagnes, qui semble une existence ignoble et destinée à la classe roturière, la société des villes où l'on peut faire briller les avantages de sa fortune ou de son esprit. La femme, créée par la nature l'arbitre de tout ce qui plaît, influe par la conversation sur le goût général; elle y transporte son génie, ses vues, son caractère. La finesse avec laquelle elle saisit les ridicules et découvre les travers doit perfectionner la scène; et c'est pourquoi la comédie a peut-être surpassé parmi nous tout ce qu'a produit l'antiquité en ce genre. La tragédie ne peut alors se fonder que sur l'amour et la tendresse, sentimens qui deviennent sur-tout l'unique base des opéras et des romans. Un tel état de civilisation donnant beaucoup d'importance aux petits événemens, aux anecdotes, on aura moins une histoire nationale que des mémoires curieux, remplis d'intrigues, de démêlés de femmes, et souvent que des archives de la médisance. Le dégoût de la vie champêtre et de ses plaisirs simples fera dédaigner, comme un genre fade, la poésie pastorale, l'idylle et l'églogue, tandis que le penchant à la société inspirera une multitude infinie de poésies voluptueuses, de chansons ingénieuses ou de malins vaudevilles, de contes et de ces jolis riens qui ont tant de prix dans l'à-propos des conversations. Toutefois les sub-

tiles observations sur le cœur humain, recueillies dans la société des femmes, pourront donner un tour plus piquant à l'étude des caractères moraux comme chez la Bruyère, et plus de sel à l'apologue, comme à ceux de La Fontaine qui devoit plusieurs grâces naïves de ses fables à mesdames de la Sablière et Harvay. Enfin cet esprit de sociabilité fera mieux réussir dans des ouvrages bornés, que dans les vastes compositions littéraires telles que l'épopée; dans des peintures de *genre*, des miniatures et des paysages, que dans les tableaux historiques; dans de jolis frédons d'opéra, que dans les grands morceaux de mélodie. Tel a été le *goût français*; toutes les fois que l'influence des femmes n'a point été tempérée par la force du caractère de l'homme, et qu'une main trop molle leur abandonna les rênes de l'Etat. Louis XIV sut s'en défendre; heureux s'il eût toujours maintenu la grandeur de son siècle à la fin de sa carrière!

Qui croiroit que la frivolité n'ait pas exercé tout son empire en cet âge où brilloient tant de sirènes spirituelles et enchanteresses, où les opéras de Quinault représentoient tant de héros doucereux, où les coquettes avoient remplacé les précieuses, où la fatuité des Marquis à bonnes fortunes infectoit toutes les classes, enfin où les jeux, les fêtes galantes, les spectacles, les profusions ruineuses étoient de mode? Tel étoit ce-

pendant l'esprit de ce temps que peu de femmes osoient être auteurs, soit que les prétentions et le pédantisme des savantes eussent prémuni contre elles Louis XIV et sa cour, soit que les sarcasmes de Molière et de Boileau les eussent discréditées, soit que la solidité du goût dominant s'accommodât peu d'ouvrages futiles; elles montroient d'autant mieux leur esprit qu'elles l'affichoient moins. Elles n'osoient se produire qu'avec un vrai talent, ou beaucoup de savoir (comme madame Dacier), lorsqu'on préféroit en elles une aimable ignorance. Corneille, La Bruyère, La Fontaine, Fénélon même leur ont dit de dures vérités, qu'on hasarderoit à peine aujourd'hui. Le théâtre comique, vraie image du monde, ne peignoit point alors des femmes toutes parfaites; mais parce qu'on vouloit qu'elles le fussent, on ne les flattoit pas toujours. On les a le moins épargnées lorsqu'on les a le plus aimées; et les trouver toutes charmantes paroissoit moins une preuve d'amour que d'indifférence.

A considérer les habitudes graves de ce temps, et dans la parure même des femmes, une sorte de majesté unie à la grâce, on reconnoîtra comment se conservoit dans la société la dignité personnelle, qui tient plus qu'on ne pense au goût des grandes choses. On ne voyoit plus sur la scène les contorsions outrées ou l'air de capitan que Mondory et Montfleuri affectoient au

temps des précieuses; c'étoit la noblesse de Baron, la sensibilité d'ame de la Champmêlé puisées dans les pièces de Racine. Si Lebrun et Mignard n'égaloient point la force et la pureté du dessin de Lesueur et du Poussin, ils étoient bien au-dessus du coloris maniéré et du style théâtral des Coypel et des Detroy qui vinrent ensuite. Enfin l'expression musicale de Lulli, de Lambert, de Campra tenoit également à ces sentimens naturels et profonds que n'avoient encore usés, ni l'oubli des vertus, ni le commerce trop général du monde.

L'élévation de madame de Maintenon près du trône fut une époque de dévotion et de retraite, compagnes ordinaires de la vieillesse et du malheur. Louis XIV commençoit ainsi que son siècle, à ressentir leurs funestes atteintes. De magnifiques palais s'élevoient encore à Versailles, à Marly, mais les peuples étoient accablés, les finances épuisées; les armées ne marchoient plus à la victoire. La fatale révocation de l'édit de Nantes, en 1685, exiloit de la France, avec la liberté des consciences, d'industrieux habitans et suscitoit des persécutions religieuses. Les grands génies qui avoient illustré ce règne, disparoissoient et n'étoient pas remplacés. Une domination longue et pesante, abâtardissant les ames, ne formoit que des hommes accoutumés à une obéissance passive, que des

courtisans perfectionnés dans le commerce du monde et dans tous les raffinemens de la politesse. Ces grands talens auxquels les agitations civiles inspiroient tant d'énergie, d'élévation et d'habileté, et l'expérience des affaires, une si haute capacité, ne se développoient plus. La vie sérieuse et soucieuse du prince mettoit de la contrainte dans la société, et sa vraie piété ne faisoit naître, dans une cour née galante, qu'une hypocrite affectation de vertu qui décréditoit la probité même. Les vices, en se cachant, fomentoient cette dissolution secrète et ce mépris de la religion qui devoient éclater dans l'âge suivant.

Quoique le retour à la dévotion eût prêté une nouvelle chaleur aux disputes théologiques, ce n'étoit pas l'austérité janséniste que madame de Maintenon avoit apportée à la cour. C'étoit cette piété tendre que les femmes savent si bien exprimer et sentir, parce qu'elles y mêlent de l'amour. La molle béatitude du quiétisme, et sur-tout les illusions ascétiques de madame Guyon gagnoient les cœurs foibles et sensibles, se glissoient dans le troupeau dévot de Saint-Cyr, et séduisoient Fénélon même. C'étoit un penchant romanesque à la mysticité, qui, détachant l'ame des biens terrestres, la combloit des délices de l'amour divin, lui inspiroit le langage le plus touchant et le plus affectueux. Alors la muse de Racine *soupira*, sur la harpe sacrée, *les malheurs de*

Sion, dans Esther et sur-tout dans Athalie, ce chef-d'œuvre de notre mélodie poétique. L'on remarque que les chœurs et la musique furent introduits aussi pour la première fois dans ces deux tragédies, à l'imitation des anciens, tandis que l'amour profane en étoit banni. Fénélon, et Massillon ensuite, puisèrent dans cette même source leur douce et persuasive éloquence, toute la grâce et l'onction de leur style; et bientôt après, le grand Rousseau devoit élever l'ode sacrée jusqu'au trône de la Divinité.

Ainsi se termina ce siècle illustré par tant de splendeur, qui fit éclater par toute la terre la gloire du nom français, qui, frappé vers sa fin, de tant de désastres, parut grand et vénérable dans ses ruines mêmes, qui laissera des traces éternelles de son génie et de profonds souvenirs chez nos derniers neveux. Il semble que la nature se soit plu à former en ce siècle une foule d'hommes extraordinaires dans tous les genres, et à placer sur le trône un prince qui sût les employer dignement. Les femmes elles-mêmes, objets de tant d'hommages, éprises de la belle gloire, inspiroient aux hommes des conseils magnanimes. Madame de Montespan proposoit Montauzier et Bossuet pour l'éducation du dauphin, et Racine avec Despréaux pour historiographes du roi. Madame de Maintenon faisoit établir Saint-Cyr et honoroit encore Fénélon dans sa

disgrace. C'est que, dans ce siècle on respecta la dignité de l'homme; on plaça le caractère devant les talens et la vertu devant le savoir. La religion, la patrie parurent toujours sacrées; on ne regarda point la faveur comme le premier mérite, et l'on osa mettre quelque chose au-dessus de la fortune, au-dessus des grandeurs mêmes.

La gloire de ce règne suscita la fameuse dispute sur la prééminence des beaux génies des siècles de Périclès et d'Auguste, ou des excellens modernes. Sans décider une question débattue entre les Boileau et les Perrault, les Racine et les Fontenelle, avoit-on évalué ce que la différence des gouvernemens ou des institutions, ce que l'état de la société et des mœurs ou les relations réciproques des sexes avoient dû produire dans ces différens âges, sur les lettres et les arts? Si les arbres n'étoient ni plus grands, ni les cerveaux plus développés jadis que ceux d'aujourd'hui, selon la comparaison de Fontenelle; la diversité des climats, celle des cultures ou de l'éducation n'apportent-elles aucun changement dans les résultats? Il suffit, pour notre objet, d'observer que les femmes vivant plus retirées, chez les Grecs et les Romains, exerçoient moins d'influence que dans nos temps, sur la littérature et les beaux-arts. C'est pourquoi nous mettons, en général dans nos productions,

moins de force, de simplicité, de naturel, de concision et de mâle éloquence que des peuples nés républicains, chez lesquels dominoient les hommes. Ils dépensoient moins de temps que nous dans la société, et n'ayant que peu de langues ou de sciences à étudier, ils exerçoient davantage leur jugement. Ils eurent aussi une politesse moins délicate, des grâces moins légères, moins de cette décence en amour, de cette finesse, de cette fleur de galanterie et de bon ton, ou de cet enjouement agréable et de ces ornemens brillans que donne la conversation des femmes, sous le gouvernement monarchique. Leur langage étoit plus naïf, le nôtre est plus apprêté; autant leur simplicité dégénéra quelquefois en âpreté et en rudesse; autant notre élégance penche vers la frivolité.

TROISIÈME PARTIE.

Nous entrons dans une nouvelle carrière avec le dix-huitième siècle. Nous y verrons éclore cet esprit de société et ce goût dans les lettres et les arts si différens de ceux de l'âge précédent. Que n'ai-je pu, en traçant cet écrit, rencontrer toujours de nouveaux motifs d'honorer notre patrie! Mais les erreurs mêmes de nos devanciers tourneront à l'instruction de leur postérité. Il entre peut-être dans les destinées que les

mœurs éprouvent leurs révolutions ainsi que les Etats. Tout n'étoit pas digne de louange dans le dix-septième siècle; tout ne sera point pareillement sujet au blâme dans celui que nous allons parcourir; il a laissé de grands exemples, dignes d'être imités dans les âges à venir. Quoiqu'il soit difficile de bien juger les temps trop voisins de nous, du moins, nous prendrons cette confiance en nous-même de n'avoir jamais cherché que la vérité, et de n'avoir prostitué notre plume ni à la haine ni à la flatterie.

Il s'agit de peindre cette révolution des mœurs commencée sous la régence de Philippe d'Orléans, consommée sous Louis XV, et dont le contre-coup a retenti jusqu'à nos jours.

La sévère domination de Louis XIV et la piété outrée d'une ancienne cour avoient plutôt masqué que corrigé les vices. Comme l'écolier qui s'échappe de la férule du maître, se livre aux transports d'une joie effrénée, de même la nation se crut d'abord affranchie de sa contrainte sous la régence. Un penchant naturel à l'indépendance faisoit trouver dans la licence, dans l'impiété de nouveaux assaisonnemens aux plaisirs. On affecta, pour les rendre plus piquans, d'y braver les lois et les plus augustes cérémonies de la religion. Le régent lui-même, *fanfaron de vices*, selon le mot de Louis XIV, n'aimoit ceux-ci qu'avec le scandale, et son

esprit les rendoit aimables. Dissiper avec profusion les finances de l'Etat, se livrer avec les *roués* et les courtisanes aux débauches les plus obscènes, à la crapule la plus honteuse, étoit encore un moindre mal, que ruiner tous les sentimens d'honneur, afficher le mépris de la probité et de la vertu, ébranler par la dérision des lois les bases de l'ordre social, s'entourer des hommes les plus vils et d'odieux ministres. Car dès que le trône n'eut plus d'autorité par sa propre majesté, il fallut gouverner par la force ou par des coups d'Etat. Dès que la noblesse et la gloire parurent des chimères, l'argent devint tout; lorsqu'on perdit la confiance d'une rémunération future, l'on se dispensa des sacrifices qu'impose le devoir : la religion ne parut qu'une invention politique pour contenir les peuples. On fit, comme les épicuriens, son paradis de la terre; on ne songea qu'à s'enrichir par tous les moyens pour se procurer tous les genres de délices; on oublia la postérité pour jouir de la vie présente; on vécut pour soi seul. Les caractères jadis tendus aux grandes choses, se relâchèrent, s'affoiblirent; un vil égoïsme ramassant toutes les idées autour de lui-même rétrécit les génies, rompit les liens d'amitié, de parenté entre les hommes; l'amour de la famille, de la patrie s'éteignit. Au lieu de la vie domestique, il s'établit un mélange général des indivi-

dus et des sexes. Dans une société si dissipée, les femmes négligèrent les doux devoirs d'épouses et de mères : ce commerce continuel effaça le respect social, bannit la gêne des bienséances pour y substituer l'aisance des manières et cette familiarité, avant-courière du mépris et de la dépravation.

S'il fut un âge auquel le bel-esprit parut un assaisonnement indispensable à la vie, ce fut sans doute celui-ci. La cour de la duchesse du Maîne rassembloit à Sceaux l'élite des littérateurs les plus polis, les plus délicats de ce temps, Fontenelle, Lamotte Houdard, Malezieu, madame de Staal, l'abbé de Chaulieu, ancien ami de Chapelle, La Fare et Saint-Aulaire, joyeux convives du Temple, et aimables épicuriens du siècle précédent. Jolis vers, proverbes, bergeries, *impromptu*, petites comédies, romans, dissertations ingénieuses, telle étoit toute l'occupation de cette académie. C'est là que Lamotte débitoit ses tragédies en prose, ses fables si minaudières, et Fontenelle, ses galantes pastorales. Le style précieux étoit revenu. C'est dans les cercles de l'intrigante de Tencin, dans les soupers licencieux du régent, de ses filles, des financiers, que les hommes de lettres fêtés, excités à briller, cessèrent de se livrer aux profondes études du cabinet, aux sérieuses méditations, aux solides travaux. On méprisa la docte anti-

quité ; des éloges de salon remplaçoient la gloire. Un esprit léger, satirique, étincelant de saillies paroissoit du génie. Un frivole persiflage sur toutes choses empêchoit d'être touché d'aucune ; une philosophie, c'est-à-dire, une indifférence universelle étoit le goût dominant. Voltaire puisa dans cette école son talent singulier pour les poésies fugitives, et ce libertinage d'esprit qu'il sema depuis dans ses écrits. Au contraire, le génie des grands écrivains du dix-septième siècle s'étoit mûri dans le silence de la retraite.

A dater de cette époque, le mérite sublime fut donc de plaire dans la société. On sacrifia tout à l'amusement, on plaisanta de tout avec une inconcevable légèreté ; on couvrit de ridicule les grandes passions ; car des voluptés trop faciles distrayoient et des graves intérêts de la patrie et du fanatisme religieux. Grécourt, et ensuite Voisenon oublièrent dans des poésies obscènes la décence de leur état. Les spectacles, la musique n'eurent plus d'autre objet que d'ébranler les sens, de ramener tout aux jouissances physiques. La poésie, la peinture, les belles-lettres semblèrent condamnées à la lascivété. L'architecture s'appliqua, non plus à de grands bâtimens, mais à la commodité, à l'ornement des salons, des boudoirs, à flatter la vanité et la mollesse dans les ameublemens. Enfin le luxe des tables et leurs excès abrutissans

ajoutèrent le comble à la dégradation des esprits.

Lorsque la facilité des jouissances eut réduit l'amour à une simple fonction physique, on ne comprit plus la délicatesse de ses sentimens, qui s'allie si bien avec le bon goût. Les femmes déchues de leur empire, devinrent hommes, en affectèrent les manières, le ton, le savoir, s'affranchirent des humbles préjugés de leur sexe, et voulurent jouir du moins de la perte de leur réputation. Rien ne leur parut trop hardi; car une fois que la limite de l'honnête est violée, elles ne connoissent plus de bornes à la licence, et approuvent tout, excepté ce qu'elles ont abjuré.

On a peine à concevoir combien de dégradation dans les arts naît du mépris et de la corruption de ce sexe; combien les jeunes ames s'abâtardissent par des jouissances anticipées ou trop communes, et combien l'amour y perd de ses illusions, de cet enchantement qui porte à l'héroïsme, à la gloire (1). Dès-lors on ne sut plus employer avec dignité les mots de *vertu*, de *chasteté*, d'*honneur*, de *probité*, de *mœurs*; la langue oublia le charme de son éloquence et le don des larmes. Les esprits effémi-

---

(1) Ceci se peut démontrer par les lois de la physiologie; et l'on sait combien les animaux eux-mêmes perdent de feu et de vigueur par des jouissances prématurées. (*Voyez* VIRGIL, *Georg. III*, ℣. 209 et sq.

nés, avilis, ne s'élevoient plus aux sublimes beautés de Corneille, à la noblesse de Racine, ne pouvoient plus être émus que par les noires horreurs de Crébillon. *Atrée* et *Rhadamiste* faisoient les délices du beau sexe. La férocité parut de la grandeur. La comédie si vive, si folâtre sous Regnard, si libre sous d'Ancourt, qui avoit amusé la vieillesse chagrine de Louis XIV, commença, vers le délire de la régence, à perdre le vrai comique, pour prendre, dans le *Glorieux* de Destouches, et ensuite dans les pièces de Lachaussée, le ton larmoyant et la triste morale des drames. C'est qu'il faut réveiller par des émotions profondes, la sensibilité des cœurs flétris par les frottemens de la société, tandis que les cœurs navrés de tristesse recherchent la joie.

Louis XIV avoit laissé une dette énorme, et le fameux système de Law, qui, pour l'éteindre, ruina le royaume, acheva cette révolution morale. Bientôt la fortune confondit tous les rangs, mêla toutes les conditions. Le domestique s'élevant par elle au-dessus de son maître, et celui-ci tombant dans l'indigence, les rapports sociaux furent changés. Le noble appauvri prostitua son nom pour s'allier à l'opulent financier. D'immenses richesses englouties par un petit nombre d'agioteurs, vrais modèles de *Turcaret*, produisirent un luxe effroyable, tandis que la misère dévorant les peuples, portoit les plus hardis aux

crimes, les plus timides aux bassesses de la servitude. Un esprit de calcul et d'intérêt éteignit l'enthousiasme des lettres et des arts, celui même de l'amour, pour des spéculations lucratives. Les imaginations refroidies n'avoient plus, comme au temps des merveilles d'un grand règne, de nobles objets à peindre; les premières palmes avoient été moissonnées par le génie. Tel qu'un homme détrompé de l'enchantement du monde, tourne sur celui-ci son jugement sévère; de même, les idées de la nation ramenées à l'expérience, se réfléchirent vers les sciences exactes, les mathématiques, la philosophie, la métaphysique. Les beaux-arts tombés en décadence n'inspiroient plus ces brûlans transports qui ravissent le génie au-dessus de lui-même. Pourquoi, malgré de si beaux vers, de si brillans tableaux, la *Henriade* conçue à cette époque pèche-t-elle par le plan et les caractères, manque-t-elle de merveilleux? Seroit-ce parce que l'esprit incrédule et libertin du temps éteignoit la profonde sensibilité, le charme des illusions et l'amour moral, sans lesquels avortent les plus magnifiques compositions?

Toutefois l'Etat épuisé par tant de crises, entra en convalescence sous l'administration paternelle du cardinal de Fleury. En écartant les génies turbulens ou audacieux, en laissant vieillir dans une longue enfance son royal élève, il con-

tint la licence antérieure dans une sage liberté; les profusions et les débordemens furent remplacés par la régularité et l'économie; temps heureux trop tôt oubliés! Sous le timide régime de ce vieillard la nation continuoit de s'amollir, mais ce doux repos rétablissant l'ordre dans la société, les femmes reprenoient leur ascendant naturel. Tel étoit celui de la savante Du Châtelet sur Voltaire qui sut peindre alors tout ce que l'amour inspire de plus tendre et de plus délicat dans *Zaïre*, de plus touchant dans *Alzire*, de plus impétueux dans l'Aménaïde de *Tancrède*, de plus simple et de plus naïf dans le rôle de Palmyre (de *Mahomet*), enfin tout ce que le dévoûment maternel a de plus généreux dans *Mérope*. Les romans n'étoient plus, comme ceux de Lesage, la vive et ingénieuse satire des vices de la société ou des travers des hommes. Marivaux les remplissoit, comme ses comédies, de la métaphysique du sentiment, d'une subtile recherche d'esprit, plutôt que d'intérêt du cœur. Crébillon fils traçoit avec une causticité maligne, souvent licencieuse, toujours piquante et légère, les principes pervers, la dépravation scandaleuse des *petites maisons* et l'inquiète frivolité du siècle. Enfin l'abbé Prévôt avoit rappelé ces écrits à l'imitation vraie des caractères, des passions, à l'image touchante du naturel et des situations pathétiques. Il introduisit le *genre*

sentimental, employé ensuite avec tant de succès dans la *Clarisse Harlowe* de Richardson qu'il traduisit (1), et dans la *Nouvelle Héloïse* de J. J. Rousseau. C'est que la vie oisive et voluptueuse de la société commençoit à propager chez les femmes, ces affections nerveuses ou mélancoliques, qui se nourrissent de sentimens tendres, d'idées exaltées et romanesques. Bientôt on n'offrit plus sur la scène que des femmes parfaites comme la *Cénie* de madame de Graffigny; elles donnèrent des leçons de morale au parterre; toujours flattées, on sacrifia tout à leur goût; leur éducation fut changée, et elles devinrent moins aimables, parce qu'elles voulurent trop l'être.

Sous Louis XIV, les femmes étoient gouvernées par les hommes, ou plutôt elles recevoient l'impulsion de l'esprit national; de là vient qu'elles contribuèrent tant à la politesse du langage, à l'éclat des lettres et des arts. Elles ne dirigeoient point les affaires publiques, mais régnoient en effet dans la vie domestique. Sous Louis XV, au contraire, les hommes ont reçu l'impulsion des femmes, ont été gouvernés, façonnés par elles à l'exemple du prince; c'est pourquoi les lettres et les arts offrent sous ce

---

(1) Quoique ce roman sublime soit anglais, l'abbé Prévôt le naturalisa en France.

période un goût moins simple et moins pur, et des sentimens moins profonds que dans le siècle antérieur. C'est qu'en s'écartant de la condition naturelle à leur sexe, les femmes, moins considérées, n'inspirent plus au génie que des pensées vulgaires. On sait quel ton prenoient madame du Deffant et madame Geoffrin sur cette cohue de savans, d'artistes, d'hommes de lettres qu'elles faisoient disputer, dont elles régloient le rang, les talens, les prétentions et même la conduite. On sait quel interminable caquet, quelle manie scientifique s'emparoit de ces cotteries, hors desquelles on ne reconnoissoit ni esprit, ni savoir. On sait qu'elles faisoient les réputations et dirigeoient l'opinion publique. C'est ainsi que les salons de peinture s'essayoient d'abord chez madame Geoffrin, et que le style maniéré des Lemoyne et des Vanloo naquit du goût naturel aux femmes pour le clinquant et les colifichets. Vers la même époque, on vit se multiplier aussi les gazettes littéraires et politiques, et se développer cet esprit dissertateur, superficiel, qui juge tout, s'occupe de tout, qui oublie la postérité pour des succès éphémères, et qui n'a pas peu contribué à la légèreté si souvent reprochée à notre nation.

Partout où les princes se sont livrés à des maîtresses, ces règnes galans ont amené les profusions du luxe avec la licence. Le caractère

foible de Louis XV se plut davantage qu'aucun autre sous la domination des femmes. A peine affranchi de la tutelle du cardinal de Fleury, on le vit soumis à l'ambitieuse duchesse de Châteauroux. En vain cette autre Agnès Sorel voulut couvrir l'opprobre de son rôle par l'éclat de la gloire de son royal amant, l'arracher aux honteuses délices des *petits appartemens*, aux ignobles occupations de la bonne chère, pour le produire à Fontenoy sur un plus digne théâtre; elle mourut, et ce prince retombant dans son indolence chercha un nouvel esclavage sous la marquise de Pompadour. L'esprit, les grâces de cette célèbre favorite, sa longue influence sur le gouvernement, sur les mœurs, les arts et l'opinion publique au dix-huitième siècle; les biens et sur-tout les maux dont elle fut la source forment le tableau le plus frappant de cette époque.

Déjà perçoit cet esprit philosophique (vers 1750), qui devoit répandre sur ce temps, un jour si éclatant. Plusieurs causes y ont concouru. Les longues querelles du sacerdoce et de la magistrature, au sujet de la bulle *Unigenitus*, affoiblissoient les ressorts de la religion et des lois, sous un roi voluptueux. Plus le gouvernement perdoit de son autorité par l'ascendant des maîtresses, plus les particuliers acquéroient de hardiesse et d'indépendance; ils sembloient avoir le

droit de pénétrer dans des matières jusqu'alors réservées aux cabinets de l'Etat. Les rangs confondus par la faveur, les récompenses mal décernées relâchoient les liens sociaux; l'ésprit guerrier s'éteignoit, avec l'espoir de l'honneur, sous des généraux dirigés par des femmes. L'abus que les convulsionnaires de Saint-Médard et les Jansénistes avoient fait des miracles supposés du diacre Pâris éveilloit alors les recherches de la philosophie sur la religion. Les prétentions des princes légitimés à la succession au trône, et de funestes opérations de finances avoient appelé la curiosité sur les sciences politiques. Tel fut le premier essor des idées de liberté, et aussi des paradoxes dans tous les genres de doctrine. Les esprits désenchantés d'antiques croyances s'adonnèrent à l'étude de la Nature, aux expériences de physique et de chimie; la précision des mathématiques, la sévérité logique substituoient la froideur du raisonnement au feu de la poésie et des beaux-arts. La nation sembloit passer de l'âge brillant de l'imagination à l'âge mûr du jugement.

Telle étoit la situation de la France, lorsque s'éleva près du trône madame d'Etioles. Née avec un génie étroit, mais avide de tout ce qui brille, elle s'entoura des hommes les plus illustres du siècle, Voltaire, Montesquieu, Buffon, Maupertuis, Helvétius, le duc de Richelieu, etc.

Nourrie dans les plaisirs, cette nouvelle Poppée fut passionnée pour tout ce qui flatte les sens, comme le luxe, la mollesse, les ameublemens recherchés, les spectacles, la musique, la peinture, l'architecture. Elle étendit une main protectrice sur les beaux-arts, les cultiva elle-même, et en propagea les écoles. Dans les divertissemens, les fêtes, les asiles secrets de ses voluptés, elle prodigua les trésors du peuple et crut les réparer en favorisant les idées agricoles des économistes. Elle donna l'intendance des beaux-arts au marquis de Marigny son frère, et établit des manufactures de porcelaine et de tapisseries. Elle imprima un mouvement prodigieux aux modes, aux habillemens les plus ruineux, et sur-tout les tourna vers le goût des Anglais, nos éternels rivaux. Elle plaça l'abbé de Bernis, *son pigeon*, dans le ministère pour ses petits vers; elle soutint enfin ces opinions anti-sociales des *esprits forts* qui se glissoient dans une foule d'écrits. Car, comme il est ordinaire de haïr ce qu'on blesse, elle repoussoit cette morale religieuse dont elle avoit violé les préceptes et qu'il étoit devenu du bon ton de décrier.

Quels furent les résultats de ces démarches? Sans doute le caractère de la nation se poliça davantage, devint plus doux, plus tolérant sous le règne de madame de Pompadour, mais en

s'énervant, en perdant son patriotisme, en devenant indifférent à tout. Sans doute les arts furent encouragés, mais avec quel discernement? Ce n'étoit point l'auteur de la *Henriade* et d'*Œdipe* que l'on récompensoit dans Voltaire, mais l'auteur de deux mauvais opéras. Ce n'étoient point les nobles peintures de l'histoire que l'on recherchoit, mais les tableaux de *genre* de Wateau qui ne demandent que de la patience et le technique du métier, ou les enluminures lascives et minaudières de Boucher. On ravaloit à des *bambochades*, aux décorations des boudoirs du Parc-aux-cerfs, de Choisi, le talent des grands artistes; Slotz et Pigalle étoient réduits à des grotesques pour les *Menus Plaisirs*. La dégradation du goût étoit complète; nulle fierté d'ame, nul naturel, nulle expression naïve, ni décence, ni noblesse; tout étoit tourmenté, bizarre, tant la corruption des mœurs et des opinions infectoit tous les arts du dessin! Les modes des vêtemens étoient elles-mêmes sans grâces, sans dignité; il sembloit que du trône souillé, l'avilissement eût découlé sur tous les sujets. Pourquoi n'a-t-on point de goût dans les arts sous les fastueux empires de l'Asie? C'est qu'on n'y a point de mœurs; c'est que les femmes n'y sont que des instrumens passifs de volupté qu'il faut enclore dans des sérails. C'est que leur esprit y domine tout, quoiqu'il n'engendre rien.

Jamais on ne vit tant de beaux esprits ou d'artistes, et si peu de vrais génies qu'à cette époque. Les grands qui pratiquent eux-mêmes les beaux-arts, entravent leur développement ; soit qu'ils donnent leur goût particulier et la médiocrité de leurs talens pour la règle et la borne de ce qui est bien ; soit que la flatterie, compagne éternelle du pouvoir, ne permette point de s'élever au-delà. Ainsi Néron fut jaloux de Lucain et des grands acteurs de son temps, Adrien, des peintres, Richelieu, de Corneille ; ainsi madame de Pompadour assujettit les lettres et les arts à sa frivolité (1). Là commence le règne de Dorat, du Gentil Bernard, de Collé, de Panard, de Moncrif, de Favart, etc. La pièce des *Trois Sultanes* de ce dernier est un tableau piquant de la majesté souveraine devenue le jouet de la beauté. Une coquetterie d'esprit, un jargon frivole, un papillotage fleuri, pointilleux et fade étoient devenus la manie générale, avec le goût effréné des spectacles. De là se formèrent ces manières théâtrales dans la société, cette politesse outrée, ces déguisemens et cette bassesse

---

(1) Qu'on nous explique pourquoi Néron, Vespasien, Domitien, et beaucoup d'autres princes qui proposèrent tant de prix d'éloquence et de poésie, ne firent renaître à Rome aucun Cicéron, aucun Virgile ? Voyez dans les Fables de La Fontaine, liv. XI, fab. 6, le discours du *paysan du Danube*, sur la corruption des Romains.

d'ame non moins funestes que la dissolution des mœurs, en ce qu'elles flétrissent tout sentiment. L'on cherchoit avidement des amusemens au-dehors, parce qu'on se trouvoit vide au-dedans. Jamais on n'exagéra davantage l'enthousiasme et l'amour que lorsqu'on en éprouva le moins; les grandes passions parurent ridicules ou romanesques, aussitôt qu'on cessa de croire à la vertu des femmes, et que l'on ne se sentit plus assez estimable pour oser mépriser le vice.

L'on a comparé la littérature du dix-huitième siècle à celle du dix-septième, mais on n'a point assez remarqué combien la différence des administrations et de l'état des femmes dans la société ont dû changer le goût général. Le cardinal Dubois peut-il être mis en parallèle avec le cardinal de Richelieu? Louis XV, ses ministres et ses maîtresses égaloient-ils Louis XIV, les ministres et les maîtresses de ce grand règne? Toujours les lettres, les sciences et les arts, soumis à la puissante influence des gouvernemens et des habitudes sociales, en suivent les progrès; comme on voit la Nature briller d'une nouvelle vie au printemps et languir aux approches de l'hiver.

Indépendamment de l'action directe des femmes sur les lettres et les arts, pendant ce période, il faut considérer l'influence indirecte de ce sexe sur le gouvernement. Qu'elle ait été pernicieuse à la monarchie, ou favorable à la cause de l'hu-

manité ; l'avenir seul peut bien en apprécier les inconvéniens et les avantages. Il suffit d'observer que la publication de *l'Encyclopédie*, de *l'Esprit des Lois*, de plusieurs écrits philosophiques de Voltaire et de J. J. Rousseau, l'expulsion des Jésuites, l'affoiblissement de l'autorité religieuse et civile, la tolérance universelle furent les résultats de cette liberté, ou si l'on aime mieux, de cette licence que les femmes avoient introduite dans l'Etat. Lorsque la prostitution sembloit s'être assise sur le trône avec la comtesse Dubarri, les hommes dépouillant le respect pour la royauté, redevinrent plus eux-mêmes. Alors, du haut de la chaire évangélique, l'on entendit les fortes leçons de l'évêque de Senez et l'éloquence incorrecte, mais hardie et apostolique du P. Bridaine, au lieu des brillans sermons de l'abbé Poulle. Des tragédies d'un genre austère, la *Mort de César* et *Brutus*, autrefois négligées, furent accueillies. L'excès des voluptés ayant détruit le charme de l'amour et décrédité la galanterie avec l'estime des femmes, il s'ouvrit alors une nouvelle carrière dans les arts. Ils prirent une marche plus libre et plus hardie ; ils gagnèrent en force, ce qu'ils perdirent en correction. Le Kain, MM^elles^ Clairon et Dumesnil retrouvèrent sur la scène l'expression touchante des passions et de la nature ; ils adoptèrent le vrai costume de leurs rôles. De Belloy

ranimoit dans ses pièces l'antique patriotisme. Cette révolution du théâtre fut accompagnée de celles de la musique et de la peinture. Vien ramena l'étude de la nature et de l'antique dans les arts du dessin. Soufflot rendit à l'architecture son caractère imposant et *grandiose*. Après le savant système harmonique de Rameau qui avoit imprimé un mode majestueux, mais rude et terrible à la musique, Gluck apporta de l'Allemagne, son génie harmonieux et son luxe instrumental; tandis que Piccini et Sacchini introduisoient en France les grâces ravissantes de la mélodie italienne. On se rappelle encore la guerre musicale de leurs fougueux enthousiastes. Enfin J. J. Rousseau, Philidor, Monsigny, Grétry fondèrent le véritable genre de la musique française dans les opéras comiques. Les poëmes de Sédaine, de Favart, de Marmontel forment l'époque la plus brillante de ce spectacle. Quelles ont été les causes de cette heureuse révolution dans les arts? L'affoiblissement de l'ascendant excessif des femmes. De là naquirent encore les premiers élans de la liberté civile, de cette liberté qui embellit et agrandit tout.

Si les lettres, à quelques exceptions près, furent moins heureuses, il en faut attribuer la cause, soit à la tendance générale des esprits vers les sciences de fait et d'expérience, soit au peu de sensibilité d'un siècle devenu

savant, incrédule, et sur lequel *il falloit frapper fort plutôt que frapper juste*, d'un siècle rassassié de tout, qui n'admettoit avec Buffon, rien de bon dans l'amour, que le physique. Alors la poésie sans chaleur et sans verve ne fut plus que l'art futile d'arranger ingénieusement des paroles, et de là vint la supériorité relative des prosateurs. Le vice cessant d'être ridicule, on ne sut plus tracer des caractères comiques au théâtre; on fit des drames. Diderot prétendit réformer la scène, et Marmontel le Parnasse. On condamna Boileau et Racine; on chercha dans Ossian, Shakespear, Young, dans la teinte sombre et atrabilaire des Anglais, des beautés fortes et sauvages, comme le palais blâsé recherche les épices et les liqueurs brûlantes. Les écrits de Diderot, de Raynal, de Thomas, de La Harpe, d'Helvétius, de Dalembert, etc. prirent ce ton doctoral, guindé, sententieux et emphatique si différent du style simple et naturel des écrivains de l'autre siècle, parce qu'on ne connoissoit plus le véritable amour, ni ses grâces. On censuroit avec amertume, avec audace, les institutions; on déclamoit avec un enthousiasme factice contre la corruption des mœurs; les mots de *nature*, de *sentiment*, de *vertu*, de *bienfaisance* étoient dans toutes les bouches. On ne se proposoit rien moins que la réforme du genre humain. Vaine illusion de cœurs nés hon-

nêtes qui sentoient la ruine de la morale publique! Ils ont été la preuve qu'il est aussi difficile de bien écrire lorsque les femmes ont perdu toute influence sur les mœurs, que lorsqu'elles ont abusé de leur ascendant.

Ce sexe influa peu sur la partie de la littérature, sur-tout de la prose, qui forme le plus beau titre de gloire du dix-huitième siècle. Tels sont les écrits politiques de Montesquieu, les magnifiques pages de l'histoire naturelle de Buffon, les œuvres philosophiques de Voltaire, et beaucoup d'autres ouvrages célèbres. Ceux de J. J. Rousseau furent peut-être les seuls dictés sous l'influence de l'amour; eux seuls sont empreints d'une sensibilité profonde, d'une brûlante éloquence; eux seuls entraînent lorsque les autres éclairent ou prouvent. C'est que la simplicité des mœurs suisses inspira toujours le génie de cet illustre Génevois. Il sut ranimer par elles, dans des cœurs flétris, cette étincelle de sentiment que la dépravation étouffoit. Ses vives et âpres censures ont eu bien plus d'empire sur les femmes que les éloges pompeux dont Thomas les avoit comblées.

L'avènement de Louis XVI à la couronne fut le signal d'une nouvelle époque qui devoit être suivie d'une terrible catastrophe. Sous les dernières années du règne précédent, Maupeou et Terrai voulant établir un violent despotisme,

ébranlèrent l'ordre social. Les premiers soins du jeune roi furent d'appeler la liberté civile avec Turgot et Malesherbes, noms également chers aux sciences et à la vertu. Les corvées furent supprimées, la servitude, la torture abolies, l'indépendance des Américains favorisée. L'économie remplaça d'effrayantes profusions. Tout promettoit sous un prince humain, bienfaisant, ami des lois, le retour de l'âge d'or, si l'Etat n'eût pas recelé dans son sein un ferment secret de dissolution, et si l'infortuné monarque ne se fût pas trouvé trop foible pour retremper la nation dans des institutions plus vigoureuses.

Cependant il s'élevoit dans tous les esprits un desir vague de liberté, de bonheur, de perfectibilité, fomenté par les *penseurs*, par de grands écrivains et par l'affranchissement tacite de la presse. Le goût anglais dominoit dans les livres, les modes, les repas, etc. Les hommes affectoient un air frondeur et républicain; les femmes jouoient la sensibilité et cette *mélancolie romantique* qu'une vie oisive, que les veilles, les spectacles, les lectures augmentoient. On observoit alors chez elles beaucoup plus de maux de nerfs qu'aujourd'hui; de là vint l'empire que Mesmer, Cagliostro et tant d'autres charlatans usurpèrent sur ce sexe. Cette susceptibilité d'être affecté agaçoit les passions, corrompoit les plus doux rapports de la société; on se regardoit comme

indépendant de ses liens ; on ne recherchoit que l'état de nature. On représenta l'amour comme le plus sacré des devoirs, les passions comme le vœu de la nature, la contrainte des vertus comme une tyrannie. On dénatura le langage ; le libertinage des mœurs fut absous en intéressant pour une amante abusée ; la licence usurpa le nom de la liberté, l'innocence et la sévérité des principes parurent des défauts de savoir-vivre. Chacun n'admettant que son sentiment pour guide, toutes les opinions se divisoient et les lois étoient sans force devant l'intérêt particulier. L'autorité des rangs s'étoit extrêmement affoiblie ; une reine abjurant elle-même tout cérémonial, oubliant quelquefois la décence, admettoit une familiarité destructive de la majesté. Un insouciant épicuréisme, un fatal aveuglement sur l'avenir, semblable au calme précurseur de la tempête, endormoit, au sein de la mollesse, les hautes classes de la société. Elles-mêmes applaudissoient aux traits acérés de Champfort, de Beaumarchais, aux écrits hardis et mordans qui les dégradoient. La comédie prit un nouvel esprit et osa, comme au temps d'Aristophane, frapper de ridicule les objets les plus révérés. On ne crut avoir de l'esprit qu'en devenant satyrique et du talent qu'à force de prétentions. La plupart des productions des arts portoient surtout l'empreinte de cette efféminaton que les

ames avoient contractée dans le commerce trop général des femmes.

Le tableau de la littérature et des arts offre vers ce temps un assemblage remarquable de grâces, de délicatesse et même de coquetterie plutôt que de force, de concision, de simplicité. Les poëmes de l'abbé Delille, les pièces de Colin d'Harleville, les œuvres de Florian, et sur-tout celles de Bernardin de St.-Pierre portent cet aimable caractère de douceur et d'aménité. Fragonard donnoit à la peinture sa touche légère et vaporeuse, et Grétry inspiroit à la musique le charme magique de ses accens.

Enfin éclata cette révolution dont la plupart des causes remontent jusqu'à l'origine du dix-huitième siècle, et dont la commotion a ébranlé l'Europe. De puissans intérêts, des renversemens inouis de fortune, des malheurs irrémédiables, des vertus sublimes au milieu des plus exécrables attentats imprimant de profondes secousses aux esprits, ont rendu cette époque à jamais mémorable. Et parce que, dans ces bouleversemens, l'influence des femmes a été absorbée par celle des hommes, l'on a vu les beaux-arts revêtir alors un costume austère et affecter les formes âpres, audacieuses, incorrectes qui régnèrent dans toutes les habitudes de ce temps. Le sentiment des bienséances s'étoit égaré par le désordre de la société. Une rusticité grossière

heurtoit contre une urbanité trop recherchée ; une rudesse soldatesque substituée aux raffinemens de la politesse, effarouchoit les grâces, bannissoit toutes les affections tendres. Quoique l'impéritie et le goût bizarre se fussent introduits dans le sanctuaire des arts, cependant un engoûment général pour l'antiquité avoit ramené parmi nous le sentiment du vrai beau. La peinture et la sculpture étudièrent ces restes admirables échappés au ravage des siècles; tous les arts tentèrent de nouvelles conquêtes, mais tous n'obtinrent pas les mêmes triomphes.

La poésie et la littérature coïncident plus qu'on ne pense, avec l'état civil de chaque peuple. Comme elles ne brillent que chez celui qui s'élève au point le plus parfait de la sociabilité, elles dépérissent lorsqu'on le dépasse. On ne rencontre plus cette juste valeur des expressions, cette propriété et cette élégance de tours qui sont particulières à chaque langue. Une autre disposition sociale imprime un autre caractère au discours; c'est une monnoie dont le type varie à chaque règne. Les femmes sur-tout dont l'empire est si étendu dans la vie privée modifient la langue plus que l'homme. C'est pourquoi la nôtre avoit perdu beaucoup de sa délicatesse, de son harmonie, de sa grâce, quoiqu'elle eût acquis plus d'énergie, dans ces temps orageux, où tant de clameurs retentissoient

dans des tribunes populaires. C'est aussi de la même époque que datent et ces noirs romans anglais où l'on joignoit au crime des horreurs mystérieuses, et cette passion pour les mélodrames qui présentent toujours l'innocence aux prises avec la tyrannie, ou des bourreaux et des victimes.

CONCLUSION.

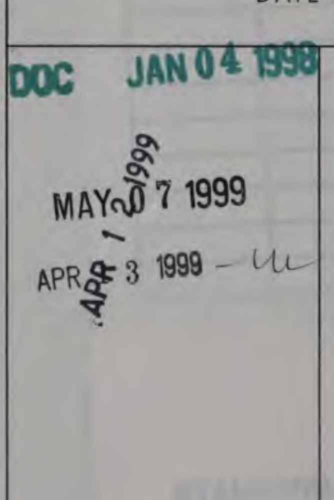
Nous avons vu l'influence des femmes sur la littérature et les arts commencer en France dès le règne de François I[er], se développer sur-tout sous Anne d'Autriche, briller du plus vif éclat sous Louis XIV, dégénérer au temps de la régence de Philippe d'Orléans, corrompre le goût sous Louis XV, perdre enfin de son pouvoir vers les dernières années du dix-huitième siècle. Nous en recueillerons cette vérité morale, que la politesse et les beaux-arts n'existent point par-tout où les femmes ne participent à aucun droit dans la vie civile, comme chez les peuples barbares ou sous le despotisme asiatique; que l'égalité des sexes, dans ses justes rapports entre le plus fort et le plus foible, établit la civilisation et tous les arts qui l'accompagnent; mais que la supériorité abandonnée aux femmes, ou leur mépris, apportent toujours la corruption du goût dans les arts, aussi bien que dans les mœurs et la société civile.

Femmes, doux liens de la vie, qui nous secourez au berceau comme au bord du cercueil! soyez toujours ce que la nature vous a formées, le charme qui adoucit nos misères, et qui embellit le cours de nos ans. N'usurpez jamais sur nous l'empire pour l'obtenir toujours; votre puissance est toute dans votre foiblesse. D'autant plus dignes de régner que vous refuserez de nous asservir, vos vertus feront votre bonheur aussi bien que notre gloire. C'est alors que nos neveux verront s'accroître sans cesse ces beaux âges de civilisation et de lumières qui ont élevé les nations de nos contrées au-dessus de tout le reste du genre humain. Une nouvelle ère commence sous le grand homme qui gouverne cet Empire. Il a replacé la société sur ses antiques fondemens. Il sait que la gloire de l'immortalité n'est réservée qu'à ceux qui procurent aux peuples de vrais biens. Heureuse la France, si désormais elle recueille dans de pacifiques occupations les bienfaits des lettres, des arts, et les fruits de tous ses triomphes.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.




DOC JAN 04 1998
MAY 07 1999
APR 3 1999

